

**Tal Bruttman, Ivan Ermakoff,  
Nicolas Mariot et Claire Zalc**

## Changer d'échelle pour renouveler l'histoire de la Shoah

Ce volume rassemble des textes qui, tous, abordent l'histoire des persécutions antisémites et de la Shoah à partir d'un angle local. En ce sens, une même démarche microhistorienne parcourt l'ensemble de l'ouvrage. Ce serait pourtant faire fausse route que de voir dans le raccourcissement de la focale ou encore dans l'échelle d'observation « au ras du sol »<sup>1</sup> le seul intérêt de l'entreprise.

Rappelons, tout d'abord, que la perspective n'est pas inédite. De très nombreuses enquêtes sont venues enrichir notre connaissance des persécutions antisémites à partir d'une focale réduite qui à une ou quelques familles, qui à un convoi, un ghetto, un camp, une ville ou une région. Pour n'en évoquer que quelques-unes, on peut citer l'enquête, littéraire autant qu'historique, consacrée par Daniel Mendelsohn à retrouver « ses » *Disparus*, le travail mené par Mark Roseman pour restituer la trajectoire de survie clandestine d'une jeune fille juive au cœur même de l'Allemagne nazie, le défi relevé par Götz Aly pour raconter « tout ce qu'il est possible de savoir », archives à l'appui, de la courte vie de Marion Samuel, adolescente gazée à Auschwitz, ou encore, récemment, la démonstration d'histoire orale proposée par Christopher Browning pour écrire l'histoire d'un camp de travail en Pologne<sup>2</sup>. En France, pourtant, cette approche microhistorienne est longtemps restée en marge. C'est

1. Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1996.

2. Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*, Paris, Flammarion, 2007 ; Mark Roseman, *The Past in Hiding*, Harmondsworth, Allen Lane, Penguin Press, 2000 ; Götz Aly, *Into the Tunnel. The Brief Life of Marion Samuel, 1931-1943*, Metropolitan Books, 2007 ; Christopher R. Browning, *À l'intérieur d'un camp de travail nazi. Récits des survivants : mémoire et histoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

sans doute parce que l'échelle locale, lorsqu'elle était adoptée, semblait relever d'une perspective principalement sinon exclusivement mémorielle. Les travaux menés à l'échelle micro entendaient aussi apporter une pierre (locale) à l'édifice (national ou européen) de l'histoire de la destruction des Juifs d'Europe. Le modèle suivi était alors celui d'une histoire sérielle au sein de laquelle la monographie représente une pièce qu'il convient d'assembler aux autres pour former, peu à peu, le puzzle de l'histoire « totale ». Ce modèle, qu'on pourrait qualifier de « labroussien », renvoie à une conception « départementalisée » de l'histoire telle qu'elle a pu avoir cours dans les années 1950-1960 : c'est de la somme des enquêtes particulières que devaient surgir la généralisation et la synthèse.

L'approche adoptée dans ce volume se dépend de la vision d'un savoir cumulatif décomposé : le local n'y est pas pensé comme la démultiplication d'un même schéma directeur sur des territoires géographiques ensuite comparés et ajoutés les uns aux autres, mais comme une échelle d'observation dont l'usage doit produire des effets de connaissance spécifiques sur lesquels il convient, précisément, de réfléchir. Autrement dit, ce n'est pas en elle-même que la réduction de la focale nous intéresse, mais par le type d'opérations scientifiques qu'elle permet de réaliser. L'observation de la destruction des Juifs d'Europe à la loupe permet de penser le processus de mise à mort autrement, d'éclairer différemment les relations entre victimes et bourreaux, de replacer les comportements individuels dans leurs environnements sociaux pour conférer à ceux-ci une valeur explicative propre, de renouveler l'histoire de la Shoah.

Suivant cette perspective, nous avançons des hypothèses depuis longtemps établies par les promoteurs de la *microstoria* pour d'autres périodes, mais dont nous pensons qu'elles peuvent être mises en œuvre de manière féconde pour l'analyse de la Shoah. Le cadre monographique renvoie ainsi à l'idée que les relations entre les individus, en particulier au sein de la trilogie entre victimes, exécuteurs et témoins, ne sont pleinement saisissables et analysables qu'à l'échelle micro ou mésoscopique. Insérer les hommes et les femmes au sein de réseaux d'interconnaissance et de groupes d'appartenances, renseigner leurs trajectoires biographiques, rappeler les moyens dont ils disposent, restituer ce qu'ils pouvaient savoir en un lieu et à un moment précis, puis tenir ensemble ces différents aspects permet de construire l'espace des possibilités et des contraintes. Le terrain d'observation circonscrit est pensé comme un monde social dans lequel il est envisageable de restituer les déterminants sociaux des itinéraires et les choix auxquels les individus

sont confrontés. Il ne s'agit pas de prétendre donner les causes des décisions prises, mais de considérer celles-ci en contextes, à la fois familiaux, sociaux, temporels et locaux. La démarche n'a rien de trivial : mettre en lumière ces déterminations collectives, chercher à délimiter les espaces des possibles, c'est éclairer comment des actes et des comportements, même en situation extrême, ne résultent pas uniquement du seul jeu de l'individu dans un face-à-face de soi à soi.

Du point de vue épistémologique enfin, le changement d'échelle conduit l'historien(ne) à se confronter à des pratiques spécifiques de son métier : le cadre monographique ouvre la voie à la démarche prosopographique, à la comparaison des sources, à la recherche d'archives, à la cartographie et à la quantification. Mais les approches microhistoriques ne sont pas pensées comme des fins en soi : il s'agit ici de chercher des clés de comparaison afin de situer le particulier dans le général, sans penser pour autant que le général est la somme des cas particuliers. Ainsi, il ne s'agit pas uniquement d'identifier et de compter parmi les victimes combien ont été spoliés, cachés, arrêtés ou déportés, mais encore de savoir qui ils étaient et en quoi ils se distinguaient (ou non) de ceux qui ne l'ont pas été. Procédant ainsi, on se donne les moyens de comparer des trajectoires individuelles ou familiales sinon laissées à leur singularité, mais également de dépasser les jugements psychologiques quant aux comportements et actions des personnes observées. Les choix effectués ne sont plus pensés comme des décisions morales censément effectuées en toute connaissance de cause, ni évalués au prisme des catégories de jugement des historien(ne)s ou des lecteur(ice)s, mais rapportés au contexte familial, social, économique ou répressif dans lequel ils prennent place. Le changement d'échelle mené de la sorte permet ainsi de rompre avec la seule logique individuelle et nominale, avantage considérable lorsqu'on traite de questions controversées et enjeux de mémoire.

À la lumière des textes réunis dans ce volume, quatre points saillants nous semblent devoir être mis en exergue qui sont autant d'acquis de savoir suscités ou produits par le changement d'échelle.

La première remarque qui s'impose à la lecture de ces études concerne l'usage des sources. L'adoption d'une approche centrée sur les caractéristiques individuelles et les relations entre individus va de pair avec un élargissement et un approfondissement des sources d'archive. Le constat dans le cas présent ne porte pas seulement sur la découverte de nouveaux fonds tels que les archives familiales. Il concerne tout autant le recoupement systématique

de sources indépendantes se rapportant au même objet (Nicolas Mariot et Claire Zalc), et la capacité à exhumer une information qui restait muette en l'absence d'un questionnement adéquat. Le déplacement des échelles d'observation confirme à nouveau, s'il en était besoin, que la richesse d'une source d'archive dépend du cadre d'analyse déployé afin de l'interroger. En effet, l'exploration des dimensions locales de la Shoah incite à penser de façon concrète les opérations de découpage et de délimitation à partir desquelles les objets et les terrains se constituent. Qu'est-ce qu'un groupe (Nicolas Mariot et Claire Zalc)? Qu'est-ce qu'une généalogie (Paul-André Rosental)? Qu'est-ce qu'une politique antisémite (Isabelle Backouche et Sarah Gensburger)? Voire qu'est-ce qu'un département (Alexandre Doulut et Sandrine Labeau)? Il est à notre avis significatif que ces questions soient explicitement posées dans l'ouvrage. Elles témoignent du souci de ne pas prendre tels quels les découpages hérités de l'historiographie.

Le deuxième point soulève la question de la personnalisation des projets de recherche se rapportant à la Shoah. Le changement d'échelle éclaire d'un jour nouveau la place du « moi » dans sa relation avec l'écriture historique. Loin d'une mise en avant du « je » sous couvert de transparence subjective, singulièrement déplacée et indécente, les textes se confrontent, parfois directement parfois en silence, à la relation intime nouée entre l'historien et son terrain d'observation. Quelle place accorder au « moi » lorsque la recherche entend se situer au plus près d'une histoire familiale (Ivan Jablonka, Paul-André Rosental, Hélène Frouard)? Quid des inévitables questionnements moraux et éthiques que soulève une telle analyse lorsque l'attention se porte sur les rapports entre victimes, exécutants, décideurs et témoins?

Le troisième point suscité par la dimension microhistorienne concerne l'intérêt porté aux interactions. La plupart des textes ne se placent plus en effet du côté des bourreaux ou des victimes, mais abordent frontalement les relations entre victimes et exécutants (Ivan Ermakoff, Jan Grabowski, Ivan Jablonka, Alexandre Doulut et Sandrine Labeau, Virginie Sansico), entre exécutants à différents niveaux de responsabilité (Isabelle Backouche et Sarah Gensburger, Tal Bruttman, Ivan Ermakoff, Jan Grabowski, Virginie Sansico, Peter Tammes), entre exécutants et témoins (Tal Bruttman, Ivan Ermakoff), et entre membres des groupes ciblés par la persécution (Marnix Croes, Hélène Frouard, Christoph Kreutzmüller, Nicolas Mariot et Claire Zalc, Paul-André Rosental). Cette perspective de recherche explorant les configu-

rations relationnelles et leurs évolutions temporelles s'avère particulièrement riche et prometteuse.

Enfin, le resserrement de la focale permet de comprendre autrement la manière dont sont mises en œuvre les politiques – depuis les mesures d'exclusion jusqu'à la mise à mort –, au-delà de leurs seuls résultats globaux, dont l'ampleur est telle qu'ils en occultent nombre d'aspects. Par exemple l'étude du comté polonais de Dąbrowa Tarnowska menée par Jan Grabowski montre que la destruction des Juifs du Gouvernement général ne fut pas menée par les seuls Allemands et ne s'effectua pas dans les seuls centres de mise à mort construits à cet effet : certains, parmi la population polonaise, jouèrent un rôle de premier plan dans la traque et la mort des Juifs qui tentèrent d'échapper à l'occupant. L'espace dans lequel fut réalisée l'« Aktion Reinhard » n'est pas uniquement balisé par les ghettos et Treblinka, Belzec, Sobibor et Majdanek ; il concerne l'ensemble du Gouvernement général.

Ainsi, l'approche microhistorique met en lumière les tâtonnements, les initiatives ou les refus, ainsi que les échanges entre les différents échelons hiérarchiques et les différents acteurs impliqués dans les processus de mise à mort. Ce faisant, elle révèle la complexité de ces processus – une complexité souvent gommée par une vision d'ensemble – et met à nu la dynamique des rouages et des interactions. On est loin de décisions prises par le sommet et appliquées « simplement » par une base uniforme, dénuée de toute marge de manœuvre.

Il en est ainsi des policiers et gendarmes chargés de procéder aux arrestations de Juifs en France durant l'été 1942, dont les comportements varient grandement comme le montre Ivan Ermakoff, ou encore des juges au service de l'État français étudiés par Virginie Sansico, chargés de réprimer les Juifs tentant de se soustraire aux persécutions.